

## « Pas de guerre, sauf la guerre de classe » ? Un slogan pas vraiment utile en ce moment (14 mars 2022)

*Un de nos camarades a écrit cette contribution après nos récentes discussions (cf. <http://nfnf.eu/spip.php?article908>).*

Lors d'une discussion à laquelle j'ai pris part la semaine dernière, un camarade a terminé un article qu'il a écrit sur l'Ukraine par la phrase suivante : « *La gauche glisse rapidement dans les deux camps opposés (pro-Poutine/pro-indépendance), et les petites voix qui appellent à l'unité de la classe ouvrière et au changement de système sont à peine entendues. Quels types d'actions – d'autodéfense, de soutien, etc. – permettent à ces voix d'être entendues et quels types d'actions les étouffent ou les contredisent ?* »

Le diable est dans les détails. Comme le dit ce camarade, *quel genre d'actions ?* Mais nos actions découleront de notre compréhension de la situation. Je veux revenir sur notre expérience dans l'ex-Yougoslavie durant les années 1990, pour montrer que beaucoup de ceux qui ont commencé par « *Pas de guerre, sauf la guerre de classe* » ont fini par être totalement hors sol aux yeux de la classe ouvrière ou, pire encore, du côté de la réaction, en raison de leur incapacité à comprendre le noyau de classe enveloppé dans une coquille de « drapeau national ».

Les guerres inter-impérialistes contiennent toujours en leur sein une guerre entre les classes. Dans chaque situation, les militants doivent donc essayer de comprendre comment ces deux guerres se superposent – et cela peut être très difficile quand la classe ouvrière ne possède pas de voix claire qui lui soit propre. Il nous faut essayer de démêler ces deux guerres, pas seulement pour écrire de belles « analyses », mais pour savoir quoi faire en tant que militant de la classe ouvrière.

Beaucoup de militants de gauche se demandent ce que les travailleurs ukrainiens devraient faire, puis leur donnent des conseils. Il n'est bien sûr pas interdit de réfléchir à cet aspect de la question, mais ce raisonnement me semble procéder à l'envers. Les travailleurs ukrainiens ont pris leur décision, soit de partir, soit de rester et de se battre. Nous devons nous interroger, avant tout, sur ce que nous allons faire face à leurs décisions. Néanmoins, notre réponse dépend inévitablement de la première question – où est la « guerre de classe » au sein de la guerre inter-impérialiste ?

Proclamer « *Pas de guerre, sauf la guerre de classe* », sans mener au préalable une véritable enquête, n'a aucun sens.

Je tiens à souligner que la situation en Bosnie dans les années 1990 était différente de celle de l'Ukraine, et que l'on ne peut transférer notre expérience de l'une sur l'autre.

Une grande partie de ce que je vais écrire est donc en « sténographie », car j'espère que nous avons suffisamment de points communs pour ne pas avoir à mettre les points sur les i et les barres sur les t.

Au début des années 1980, la Yougoslavie, comme le reste des pays « communistes », s'enfonçait dans de graves difficultés financières. La mort de Tito [en 1980] exacerba les problèmes. Le pays était composé de six républiques et de deux régions autonomes, dotées de leurs propres parlements, de leurs propres bureaucrates et élites locales. Ces élites avaient leur propre programme nationaliste, mais Tito, avec son prestige hérité de la seconde guerre mondiale et ses pouvoirs dictatoriaux, avait su maintenir le couvercle sur la cocotte-minute, en jouant un groupe national contre un autre. A la suite de l'effondrement économique croissant du pays et bientôt de l'effondrement de l'URSS, sa mort poussa chacune des élites régionales à agiter de plus en plus son drapeau et sa

rhétorique nationalistes et incita les forces extérieures à se rassembler comme des vautours. Et plus une région de la Fédération yougoslave était puissante et économiquement avancée, plus la rhétorique était forte.

Mais les masses yougoslaves firent obstacle à ces projets des élites.

Un exemple. Au début des années 1980, les autorités fédérales demandèrent à British Steel d'élaborer un plan de modernisation de l'industrie sidérurgique yougoslave. Le rapport recommandait la fermeture de 75 % des installations de production. Cette proposition atterrit entre les mains des bureaucrates juste au moment où se déroulaient des manifestations de masse des sidérurgistes pour le paiement des salaires qui ne leur avaient pas été payés. Les travailleurs accoururent des aciéries de toute la région pour manifester devant le parlement de Belgrade. Ils y entrèrent même par la force mais aucun parlementaire ne voulut les rencontrer.

N'oubliez pas qu'il s'agissait d'une classe ouvrière qui avait vécu pendant quarante ans sous une dictature anti-ouvrière. Elle commençait à peine à s'organiser, et à cela s'ajoutait le problème idéologique, à savoir que la dictature avait l'étoile rouge sur sa casquette.

Comment pourrait-on cesser d'utiliser 75 % de la capacité sidérurgique d'un pays sans provoquer de soulèvement ? Dix ans plus tard, les fermetures furent réalisées, non par la loi, mais par la guerre et la destruction.

Avec l'effondrement de l'URSS, les bureaucrates de tous les pays « communistes », aidés et conseillés par les banques occidentales, etc., se précipitèrent pour essayer de convertir les biens de l'État en leurs propres biens.

La Yougoslavie différait du reste du bloc soviétique où tout était propriété de l'État. Dans ce pays, le mouvement populaire à l'origine de la résistance contre les nazis avait laissé son empreinte dans le fait que toutes les industries étaient la propriété non pas de l'État mais des travailleurs de chaque entreprise – on appelait cela la « propriété sociale ». (En réalité, bien sûr, le Parti communiste contrôlait tout.)

Mais lorsque les élites essayèrent de convertir cette propriété sociale en propriété privée, les travailleurs s'y opposèrent partout. Certes, la plupart du temps cette résistance était non coordonnée, incohérente, sans plan, sans vision alternative, vu la faiblesse de la classe. Mais partout, elle fit de son mieux pour résister.

En Occident, l'éclatement de la Yougoslavie fut présenté comme l'éruption de vieilles haines ethniques, alors qu'il s'agissait en réalité d'une guerre totalement moderne dont la force motrice provenait des efforts de divers groupes (gangsters, élites locales et forces extérieures détentrices de capitaux, etc.) pour voler la propriété sociale des travailleurs. Il s'avéra impossible de le faire pacifiquement, et la guerre éclata donc pour écraser cette opposition. (Bien sûr, comme pour toutes les guerres balkaniques, ce fut aussi le champ de bataille des « empires »).

Lorsque les différentes élites se furent clairement engagées sur la voie du nationalisme et du séparatisme, les dirigeants serbes tentèrent d'affirmer leur contrôle sur l'ensemble du pays – non pas, comme le pensait la majorité de la gauche européenne, pour défendre la « Yougoslavie », mais pour la transformer en une Grande Serbie.

La première attaque militaire des dirigeants serbes eut lieu lorsque leurs chars entrèrent au Kosovo et supprimèrent son parlement [en juillet 1990]. Les mineurs entamèrent une grève de la faim et les ouvriers albanais du Kosovo descendirent massivement dans la rue pour défendre la Constitution yougoslave – et ils furent les derniers travailleurs de Yougoslavie à essayer de le faire. Les autres républiques fermèrent les yeux en espérant que cette annexion satisferait la Serbie et que cette dernière les laisserait tranquilles.

Mais Slobodan Milosevic<sup>1</sup> avait désormais attelé son wagon au cheval du nationalisme enragé et s'était allié à des gens comme Arkan<sup>2</sup>, un gangster qui prit bientôt la tête de sa propre armée de psychopathes pour qui nettoyage ethnique et pillage allaient de pair.

La Yougoslavie était désormais morte, transformée en projet de Grande Serbie. Et les travailleurs des autres parties de la Fédération yougoslave le savaient.

Si « nous » avions été là, nous aurions plaidé pour des perspectives de la classe ouvrière différentes de celles que les travailleurs eux-mêmes défendaient. Mais nous n'étions pas là, et même si nous l'avions été, notre capacité d'influence aurait été limitée par l'état réel de la classe ouvrière. Néanmoins, dans certains endroits, elle ne se contenta pas de se plier aux plans de la bourgeoisie, elle défendit ses propres intérêts.

L'éclatement potentiel de la Yougoslavie suscita des réactions différentes de la part de l'Occident. La Grande-Bretagne, la France et, dans une moindre mesure, les États-Unis soutinrent le Serbe Milosevic. Ils voyaient en lui l'homme le plus à même de contrôler l'ensemble de la région. L'Allemagne avait des investissements beaucoup plus importants dans la région ; elle était proche des élites slovènes et croates et dut les soutenir lorsqu'elles se retirèrent de la Fédération yougoslave [en juin 1991] et furent attaquées militairement par la Serbie.

Je n'introduis cette description (totalement insuffisante) concernant l'arrière-plan de la guerre que pour faire ressortir un peu comment les querelles au sein des élites et les intérêts extérieurs étaient tous totalement axés sur la répression de la classe ouvrière. Un problème tout simple se posait pour ces gens-là : comment la propriété sociale pouvait-elle devenir propriété privée alors que ce processus était constamment remis en question par les masses ?

Dans ce type de situation, nous devons démêler tous les facteurs et toutes les forces, tous les intérêts, et voir comment, de plus en plus, ceux qui souhaitaient tout privatiser furent contraints d'accroître la division nationale et ethnique afin de surmonter cette barrière. Mais c'était le cœur de la guerre.

Une grande partie de la gauche et de l'extrême gauche se contenta de dénoncer les plans allemands, le rôle du *deutschemark*, etc., comme si cela réglait tout. Je me souviens d'une réunion en Allemagne durant laquelle un « gauchiste » se leva et fit un long discours pour expliquer que la Croatie était désormais une colonie allemande. Un Serbe présent sortit son portefeuille d'où il tira un *deutschemark* en disant : « Et quelle monnaie pensez-vous que nous utilisons en Serbie ? »

Bien sûr, la plupart des gens de « gauche » étaient simplement yougostalgiques [nostalgiques de la Yougoslavie], même les trotskistes. L'étoile rouge de Milosevic et son slogan « Défendez la Yougoslavie » suffisaient à les convaincre que tout ce qui se passait

---

<sup>1</sup> Slobodan Milosevic (1941-2006) : cadre dans la banque et l'industrie, il commence sa carrière au sein du Parti communiste yougoslave en 1986. Élu deux fois de suite président de la Serbie il développe un discours ultranationaliste. Lorsque la Croatie et la Slovénie deviennent indépendantes en 1991, il lance une guerre contre la Croatie puis une autre contre la Bosnie Herzégovine pour modifier par la force le tracé des frontières entre les républiques de l'ex-Yougoslavie. La guerre avec la Croatie et la Bosnie se termine provisoirement en décembre 1995 par les Accords de Dayton mais le nettoyage ethnique continue au Kosovo. L'OTAN bombarde la République fédérale de Yougoslavie (la Serbie) en 1999. Arrêté en 2001 pour crimes de guerre, crimes contre l'humanité et génocide, Milosevic est mort avant la fin de son procès aux Pays-Bas (NdT).

<sup>2</sup> Arkan, de son vrai nom Zeljko Raznatovic (1952-2000): chef de milices paramilitaires, président de club de football, homme d'affaires et député du Kosovo, il est mort assassiné sans avoir été jugé (NdT).

dans les républiques séparatistes était réactionnaire de part en part et manipulé par l'Occident. Mais où était la classe ouvrière dans leur tableau ? Tout le monde avait-il été dévoré par le nationalisme ?

Lorsque la Croatie se sépara de la Fédération yougoslave, la Serbie l'envahit et détruisit la ville sidérurgique de Vukovar au cours de son avancée. L'armée croate se retira sans combattre. Cette ville ouvrière était résolument antinationaliste et il convenait aux élites des deux pays que soit détruit un tel bastion de la classe ouvrière.

La gauche européenne ne dit rien et ne fit rien.

L'invasion serbe de la Slovénie échoua. Une résistance populaire massive contraignit les troupes serbes à quitter le pays en trois semaines. L'invasion de la Croatie fut également bloquée, et l'armée yougoslave – désormais en réalité une force totalement commandée par les Serbes – déplaça la plupart de ses forces en Bosnie.

En Bosnie, les politiciens nationalistes du SDA – un parti musulman – avaient remporté les élections et, voyant la Yougoslavie disparaître, le peuple vota pour l'indépendance. Mais dans ce cadre, une énorme opposition au nationalisme se manifesta une nouvelle fois.

Une manifestation de masse fut organisée à Sarajevo, sous la conduite des mineurs et de la classe ouvrière de Tuzla, aux cris de « A bas le nationalisme ! ». Mais les gens se firent tirer dessus par des tireurs d'élite tchetniks planqués dans les tours. (Le mot tchetnik<sup>3</sup> était utilisé par tous les Bosniaques progressistes pour décrire les nationalistes serbes. Pour eux, il ne s'agissait jamais de « Serbes », parce que des Serbes se battaient dans les deux camps.) Les masses se dispersèrent. Et la guerre commença en Bosnie.

Les commentateurs, les politiciens occidentaux, etc., ont toujours aimé décrire cette situation comme une « guerre civile ». Ce choix alimentait le récit sur les différentes ethnies en Bosnie qui voulaient s'entretuer. Il s'agissait d'une invasion planifiée à la fois à Belgrade [capitale de la Serbie] et à Zagreb [capitale de la Croatie]. Franjo Tudjman<sup>4</sup>, le dirigeant croate, et Milosevic avaient établi une carte pour diviser la Bosnie, dont la population était composée d'environ un tiers de Serbes, un tiers de Croates et un tiers de Musulmans (« Musulmans » par héritage, ou de culture, car ils étaient peu pratiquants).

---

<sup>3</sup> Tchetniks: nom donné, entre autres, aux soldats de l'armée yougoslave puis aux partisans, en majorité serbes, qui sous la direction du monarchiste Mihailovic, refusèrent de se rendre après l'invasion germano-italienne de la Yougoslavie en avril 1941. Soutenus d'abord par les Alliés, ils entamèrent leur lutte armée un peu avant la résistance dite « communiste » de Tito (paralysée par le pacte germano-soviétique jusqu'en juin 1941) et restèrent fidèles au gouvernement yougoslave en exil à Londres. Certains groupes tchetniks luttèrent contre les occupants allemands et italiens et finirent par se rallier aux partisans de Tito mais d'autres collaborèrent avec les occupants et combattirent les « communistes ». A la fin de la guerre, s'ils n'avaient pas été tués dans les combats, ceux qui étaient toujours hostiles à Tito durent fuir le pays, furent condamnés à de lourdes peines de prison, ou bien fusillés. Les "Tchetniks", considérés globalement tous comme fascistes jusqu'à l'éclatement de la Yougoslavie, font désormais l'objet de violentes polémiques entre historiens et surtout de récupérations politiques par les dirigeants nationalistes serbes (notamment les ex-staliniens fédéralistes devenus partisans d'une Grande Serbie) depuis les années 1980 (NdT).

<sup>4</sup> Franco Tudjman (1922-1999) : partisan « communiste » puis général de l'Armée populaire yougoslave, il défend des positions nationalistes antiserbes, et est exclu du parti communiste. Emprisonné deux fois sous Tito, il crée en 1989 un parti nationaliste croate qui restera au pouvoir pendant dix ans. Il procédera à des opérations de nettoyage ethnique contre les Serbes entre 1991 et 1995 (NdT).

Les mineurs de Tuzla qui avaient pris la tête de la manifestation de Sarajevo n'étaient pas stupides. Dans la ville, beaucoup de gens avaient pris part au mouvement des partisans pendant la deuxième guerre mondiale. Sarajevo était située au centre du plus grand territoire libéré à l'intérieur de l'empire nazi. Cette ville avait une histoire militante de la classe ouvrière. Un soulèvement armé des mineurs en 1922 avait marqué la naissance du syndicalisme et du Parti communiste dans la région. Cette éthique de la classe ouvrière contribua à faire de Tuzla la ville de Yougoslavie où il y avait le plus de mariages «mixtes». Lors des recensements, Tuzla obtenait toujours les chiffres les plus élevés de personnes se décrivant simplement comme Yougoslaves, et non comme Serbes, Croates ou Musulmans. Cette classe ouvrière unie ne pouvait tolérer les plans de division ethnique des nationalistes serbes et croates. Cette conscience historique joua un rôle clé dans le déroulement de la guerre.

Les dirigeants du SDA (Parti de l'action démocratique) à Sarajevo négocièrent avec Milosevic le retrait de toutes les forces de la JNA (l'Armée populaire yougoslave désormais aux mains de Milosevic) de la Bosnie vers la Serbie.

À Mostar, la classe ouvrière tenta de bloquer la sortie de la garnison locale de la JNA, mais Alija Izetbegovic<sup>5</sup>, le leader bosniaque du SDA, se rendit à Mostar et supplia la foule de laisser partir les troupes. Cette garnison – et toutes les autres à travers le pays – se retira des villes et prit immédiatement position dans les montagnes environnantes et commença à bombarder les villes.

Mais les travailleurs de Tuzla savaient ce qui allait se passer. La SDA n'avait pratiquement aucune implantation dans la ville ; le Parti communiste, qui renaissait sous le nom de sociaux-démocrates (SDP), possédait une grande influence. La route qui sortait de la garnison de Tuzla était minée. On dit aux soldats qu'ils pouvaient partir, mais sans armes ni véhicules militaires.

La garnison tenta de s'échapper avec tout son armement mais fut attaquée de tous les côtés. Les citoyens de Tuzla s'emparèrent de l'énorme arsenal d'armes ; et donc, quand les partisans du nettoyage ethnique voulurent revenir avec leurs armes, des défenses avaient été installées contre eux à plusieurs kilomètres de la ville, créant ainsi un immense territoire « libre » : « libre » parce que tous les groupes ethniques et toutes les nationalités y étaient les bienvenus, et que les réfugiés des régions environnantes affluaient.

Ainsi, la classe ouvrière de Tuzla se trouvait maintenant au cœur de la défense de ce territoire; elle maintenait ses lignes de front, mais se battait en défendant l'idée d'une Bosnie multiethnique – le même slogan que la direction nationaliste de Sarajevo. Les intérêts des deux classes semblaient fusionner mais, j'insiste, les positions ouvrières ne se dissolurent jamais dans la coquille bourgeoise.

Le siège de ce « territoire libre » commença, attaqué par les Tchetsniks sur trois côtés et par les nationalistes croates sur le quatrième. Pratiquement toute l'industrie s'arrêta. Seules les mines continuèrent de fonctionner, fournissant l'énergie nécessaire à la survie de la ville. La plupart des travailleurs passaient deux semaines sur la ligne de front et deux semaines à la maison. Mais la faim et la misère devinrent terribles à mesure que le siège se prolongeait mois après mois.

---

<sup>5</sup> Alija Izetbegovic (1925-2003): musulman, collaborateur pro-nazi et anticommuniste, il est condamné à plusieurs reprises à des peines de prison. En 1989, il fonde le SDA (Parti d'action démocratique), gouverne en alliance avec les nationalistes croates et serbes de Bosnie et est élu président de la Bosnie-Herzégovine en 1990 qui devient indépendante en 1992. Soutenu par les Etats du Golfe, la Turquie et l'Iran, la Bosnie abrite des camps d'entraînement pour des milliers de moudjahidine. Il signe les accords de Dayton en 1995 qui l'oblige à accepter une «république serbe» au sein même de la Bosnie (*NdT*).

C'est alors que nous avons commencé nos convois – à l'initiative d'un militant socialiste serbe. Sa connaissance de la guerre nous a amenés à voir, dans la défense de Tuzla, le cœur ouvrier qui battait au sein de l'apparente guerre d'indépendance de la Bosnie. Défendre cette ville, disait-il, c'est amener la classe ouvrière européenne à briser ce siège visant à écraser le plus grand obstacle aux projets des gangsters et des partisans des privatisations.

Vous pouvez avoir un aperçu de notre campagne sur le site Labournet.tv, en regardant [Taking Sides: The Story Of The Workers Aid Convoys](https://en.labournet.tv/taking-sides-story-workers-aid-convoys) (<https://en.labournet.tv/taking-sides-story-workers-aid-convoys>) aussi je ne m'étendrai pas sur ce sujet.

Mais permettez-moi de citer un mineur de Tuzla – un homme qui avait contribué à organiser la solidarité avec le peuple vietnamien en lutte contre les États-Unis. Il évoque longuement l'horreur de la famine et les efforts désespérés déployés pendant un an afin de trouver de la nourriture pour sa femme et sa fille. Il décrit les effets des bombardements et des morts sur tous les enfants. Il a le sentiment que le monde a abandonné le peuple. Puis il écrit : *« Et puis, comme le soleil à l'horizon, la plus belle nouvelle pour Tuzla et son peuple qui souffre, UN CONVOI EST ARRIVE ! UN CONVOI POUR LES MINEURS DE TUZLA ! De la nourriture, des vêtements, des chaussures, du matériel scolaire et des médicaments. Dans la ville, on parle de l'arrivée de 200 camions. Certains affirment que c'est pour la ville, d'autres que c'est seulement pour les mineurs. Certains disent qu'ils viennent d'Angleterre, de Belgique, des Pays-Bas, d'Allemagne. Tout le monde attend, en espérant qu'ils passeront à travers le blocus, et ne seront pas arrêtés par les Tchetsniks au nord, ou par le HVO<sup>6</sup> au sud. Nous continuons à espérer. Le soir, nous, les mineurs, faisons des plans à la lumière des bougies pour distribuer l'aide. Nous avons besoin de tout, nous n'avons rien, sauf une partie de notre âme qui brûle encore et résiste. Mais pour combien de temps encore ? Nous attendons donc d'accueillir le bon peuple d'Europe. Vous vous êtes finalement souvenus de nous. Il est presque trop tard pour nous. Mais vous arrivez, juste un pas avant la fin. »*

Pour moi, toutes les paroles visant à unir la classe ouvrière yougoslave dans cette situation étaient dénuées de sens, à moins qu'elles ne visent à renforcer cette âme *« qui brûle encore et résiste »*.

En dehors de la Bosnie, notre initiative provoqua la même réaction. Une femme réfugiée bosniaque prit la parole lors de notre première réunion publique à Manchester : *« Je viens de Tuzla, et il n'y a pas si longtemps, il était facile d'aller dans cette ville ou d'en sortir. Aujourd'hui, alors que Tuzla est le but de ce projet des travailleurs, elle semble si lointaine et inaccessible. Je vis en Grande-Bretagne depuis dix mois et suis heureuse que mes enfants soient en sécurité. Mais pendant tout ce temps, j'ai pensé que je pourrais faire quelque chose pour aider mon peuple. Mon mari est resté à Tuzla, car il jugeait que la ville avait besoin de lui. Quand j'ai entendu parler du convoi Workers Aid, cela m'a remonté le moral. Maintenant que je sais que des gens ont la volonté d'organiser ce mouvement, j'ai repris des forces. Tuzla est une ville industrielle composée principalement de mineurs, d'ouvriers et d'étudiants. De ce fait, aucune faction nationaliste ne s'est implantée. Même aujourd'hui, malgré la boucherie, Tuzla reste une oasis unifiée au sein d'une nation perdue. »*

---

<sup>6</sup> HVO: organe croate administratif et militaire créé en 1992, pour instaurer la République séparatiste de Bosnie-Herzégovine, et dont l'armée combattit les troupes serbes de Mladic (NdT).

Marx n'a-t-il pas écrit quelque part qu'un seul mouvement de la classe vaut mille programmes<sup>7</sup> ? Je ne prétends pas que nous avons organisé un mouvement de classe, juste une petite flamme. Nous ne sommes pas arrivés avec 200 camions, seulement avec 35. Mais en établissant cette coopération pratique, nous avons encouragé la petite braise de la résistance de la classe ouvrière à Tuzla, et nous avons également permis à cette longue mémoire ouvrière de la lutte à Tuzla de sortir de son siège et d'informer certaines parties du mouvement ouvrier en Europe.

La classe ouvrière de Tuzla n'a pas été vaincue. Bien que les Accords de Dayton [en 1995] aient effectivement récompensé les artisans du nettoyage ethnique, Tuzla est restée unifiée et le contenu ouvrier de sa résistance s'est fait sentir au lendemain de la guerre. Quelques semaines après la « paix », les syndicats d'enseignants bosniaques nous ont sollicités pour rétablir le contact avec tous leurs anciens camarades yougoslaves et nous avons organisé une réunion à Budapest avec des enseignants venant de toute la Yougoslavie. Les mineurs nous ont demandé de les aider à organiser une conférence internationale pour discuter des expériences de privatisation. Des mineurs de dix-sept pays sont venus et je me souviens bien de la contribution d'un mineur bosniaque.

Je suis parti directement après mon boulot pour prendre l'avion. Il fallait que je participe à cette réunion. Nous savions ce qui se préparait : le capitalisme et un capitalisme qui allait nous manger tout cru.

Dans le reste de l'ex-Yougoslavie, la classe ouvrière était démoralisée et à la dérive, parce qu'elle n'avait pas été en mesure d'élever sa voix pour s'opposer au nationalisme. Cet esprit ouvrier de Tuzla s'est manifesté au cours des années suivantes ; dépouillées de leurs actifs par des acheteurs étrangers, de nombreuses usines ont été occupées. Et alors que grandissait la colère contre les privatisations, le chômage et la corruption politique, des émeutes anti-gouvernementales ont éclaté à Tuzla, en 2014. Elles se sont propagées dans toute la région. Certaines personnes ont tenté de mettre en place une assemblée populaire pour organiser le mouvement.

Cette révolte a échoué, mais ce sont les premières étapes lorsque la classe ouvrière recherche sa propre voix. Sans la défense de Tuzla, sans la survie de cette vision de classe élémentaire du droit de tous les travailleurs à vivre ensemble, le chemin serait beaucoup plus difficile. Nous avons joué un tout petit rôle en gardant cette mémoire collective vivante et en lui permettant d'influencer un nouveau mouvement.

Tout au long de nos efforts, nous avons été attaqués par presque toutes les organisations de gauche ou d'extrême gauche. Les pires étaient celles qui, comme beaucoup de membres de la Stop the War Coalition<sup>8</sup> aujourd'hui, exprimaient simplement leur haine des États-Unis et de l'OTAN, et soutenaient donc d'une manière ou d'une autre les attaques fascistes de la Serbie parce que l'OTAN semblait s'y opposer. Ils ignoraient le fait que les plans de l'ONU et de l'OTAN pour diviser la Bosnie coïncidaient avec les intérêts des partisans du nettoyage ethnique.

A l'extrême gauche, ceux qui étaient « juste un peu moins pires » que les précédents criaient « Pas de guerre, sauf la guerre de classe ! » : ils pensaient accomplir leur devoir de

---

<sup>7</sup> Je n'ai pas retrouvé la citation de Marx, mais Lénine a écrit : « *l'expérience pratique [est] mille fois plus précieuse que les meilleurs programmes* » (« Pour une révision du programme du parti », octobre 1917), *NdT*.

<sup>8</sup> Stop the War Coalition : coalition née lors en 2001, quelques semaines après le 11 septembre, et qui mobilisa des centaines de milliers de personnes au Royaume uni contre la guerre en Afghanistan et en Irak. Les néotrotskistes du SWP y jouèrent un rôle important, aux côtés de députés travaillistes et de responsables religieux divers, mais cette coalition n'est plus, en 2022, que l'ombre d'elle-même (*NdT*).

militants ouvriers en publiant des articles interminables exigeant que les travailleurs yougoslaves rejettent le nationalisme et luttent pour l'unité. Comment ? Où ? Tous ont ignoré l'unité qui existait dans le territoire libre de Tuzla, car ces militants voyaient uniquement le drapeau bosniaque qui flottait au-dessus de la ville. Ils n'ont pas ressenti le besoin de se rapprocher de la classe ouvrière bosniaque parce qu'ils considéraient qu'elle était manipulée par le nationalisme bosniaque et qu'il fallait donc lui faire la leçon.

La plupart d'entre eux exigeaient que les travailleurs bosniaques s'unissent aux travailleurs serbes mais il est difficile de s'unir avec des gens qui pointent une arme sur votre tête. Nous avons constamment essayé, non seulement de soutenir le principe d'une communauté multiethnique, mais aussi de maintenir les contacts avec les travailleurs de toute la région. En pleine guerre, nous avons organisé la venue de personnes de Serbie et de Croatie à Tuzla, où elles ont été accueillies à bras ouverts.

Cependant, les « prédicateurs » de gauche et les auteurs de sermons ont continué à attaquer nos efforts en les accusant de soutenir le nationalisme bourgeois.

Un jeune membre du groupe Militant<sup>9</sup> a rejoint l'un de nos convois. À son retour, il a écrit une lettre au journal de son groupe : « *Je dois m'opposer à la position du Militant sur la Bosnie telle qu'elle est exprimée dans des articles récents. [...] Ces textes affirment que vous êtes opposés à l'intervention de l'ONU et que vous soutenez l'autodéfense des travailleurs. Eh bien, en Bosnie centrale, il existe un mouvement de masse pour la défense des travailleurs des communautés multiethniques. Pourtant, le groupe Militant s'est abstenu à plusieurs reprises de déclarer son soutien parce que (Dieu nous en préserve!) cela signifierait prendre parti dans la guerre. Il ne fait aucun doute que les dirigeants musulmans de la SDA ont des objectifs très différents de ceux du mouvement de masse, mais ce n'est pas davantage une raison d'être neutres que cela ne l'aurait été durant la guerre civile espagnole. Tant que ce mouvement de masse – pour la défense de la Bosnie multiethnique – existera, les ambitions nationalistes de la SDA n'iront pas loin. Ce n'est pas parce que les brigades ouvrières de Tuzla ne se disent pas "marxistes" que nous ne devons pas les soutenir. Dans leurs propres termes, ils se battent pour l'unité des travailleurs contre le nationalisme. N'est-ce pas ce que nous voulons ?* »

Après la guerre, nous avons édité un livre, rendant compte de nos efforts, et nous l'avons appelé *Taking Sides against ethnic cleansing* (Prendre parti contre le nettoyage ethnique). Nous avons pris parti, alors que tout autour de nous, au Royaume-Uni et en Europe, des personnes guidées par le slogan « Pas de guerre, sauf la guerre de classe » n'ont rien fait d'autre que de produire des sermons sur le fait de ne pas prendre parti et sur l'unité de la classe ouvrière – un non-sens.

Hier, à Manchester, j'ai vu une affiche annonçant une réunion publique : « Ukraine. La théorie marxiste de l'impérialisme est-elle encore pertinente ? » Certaines personnes ont donc pris la peine de réserver une salle, d'imprimer des affiches et de les coller avec cette question.

Je suis désolé, mais si vous pensez qu'il s'agit d'une initiative militante utile à un moment où s'exprime massivement la solidarité avec le peuple ukrainien, alors vous et moi avons des idées différentes sur l'activité militante et aucun argument ne pourra combler le fossé entre nous.

---

<sup>9</sup> Groupe trotskiste qui fit de l'entrisme pendant de nombreuses années au sein du Parti travailliste avec un certain succès à Liverpool et dans le mouvement contre la Poll Tax de Thatcher, avant que la majorité d'entre eux quittent cette tendance en 1992 pour fonder le Socialist Party. Les minoritaires britanniques restés au sein du Labour sont en contact avec le groupuscule Révolution qui barbote dans les eaux nationales-populistes de la France insoumise (NdT).

Comme je l'ai dit, cette expérience en Yougoslavie dans les années 1990 ne peut être transposée directement dans la guerre actuelle, mais je pense que les méthodes qui la sous-tendent le peuvent.

Nous devons enquêter sur la situation concrète en Ukraine et répondre à des questions telles que : que fait la classe ouvrière ukrainienne et pourquoi ? Lutte-t-elle encore pour ses propres intérêts dans un sens ou dans l'autre ? Les circonstances actuelles sont-elles plus favorables pour les actions de la classe ouvrière en Ukraine que si la Russie prenait le contrôle du pays ?

Vous ne pourrez probablement pas répondre pleinement à ces questions en regardant dans votre télescope à longue distance. Vous ne le découvrirez qu'en vous salissant les mains et en brandissant votre propre bannière de soutien. La plupart de ceux qui proclament « Pas de guerre, sauf la guerre de classe » ne seront pas capables d'organiser plus qu'un piquet de grève symbolique rassemblant une poignée de vieux militants parce que, de loin, en Ukraine, il semble n'y avoir que les drapeaux de la bourgeoisie – pas de travailleurs luttant pour leurs propres intérêts. Ces commentateurs écriront donc de longues plaintes que, heureusement, personne en Ukraine ne lira jamais.

Question: les soi-disant révolutionnaires agissent-ils de façon pertinente aux yeux de la classe ouvrière ? La plupart du temps, non.

**Bob Myers**, 14 mars 2022

*Bob Myers faisait partie des organisateurs des convois de l'Aide aux travailleurs (Workers Aid) en Bosnie dans les années 1990. Vous pouvez lire une interview de lui et de John Davies ici : <https://peopleandnature.wordpress.com/2015/03/30/workers-solidarity-in-wartime-bosnia-1993-ukraine-2015>*